

Alain ZABULON

Haute tension

A mon épouse NORA

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Alain ZABULON

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Au revoir

"Bonjour Paul, il faudrait que vous alliez voir le DRH dès ce matin. Il paraît que c'est urgent."

En entendant ces mots prononcés par son directeur avec cet air fuyant qu'il lui connaissait en certaines circonstances, Paul ne put s'empêcher d'éprouver un mauvais pressentiment. Aussi bien le ton de sa voix que cette convocation expresse n'augurait rien de bon. Cela faisait des mois que la direction générale laissait planer la menace de suppression d'emplois et il savait son poste de responsable des achats menacé compte tenu de la chute du chiffre d'affaires dont la courbe rappelait celle d'un toboggan de parc aquatique.

Selon la version officielle, l'entreprise subissait un brusque retournement de marché et une concurrence implacable de la Chine. C'est l'explication qui alimentait les conversations à la machine à café, ce lieu central dans les entreprises où se nouent les intrigues, s'ébauchent des aventures extra conjugales, se colportent les derniers ragots sur le directeur général, à voix basse en serrant son gobelet de café bien chaud.

Paul totalisait vingt cinq années d'ancienneté, une expérience hors pair, une parfaite connaissance de tous les clients et fournisseurs dont il avait su

gagner la confiance par un professionnalisme et une rigueur unanimement reconnus. Il se doutait de ce qu'on allait lui annoncer. Comme dans toutes les entreprises cédant à la tyrannie du jeunisme, on remerciait progressivement les cadres anciens pour les remplacer par des jeunes à la tête bien pleine à défaut d'être bien faite.

Il avait vu arriver progressivement de jeunes cadres frais émoulus de leur école de commerce et de l'université dont les valeurs, le rapport au travail, le degré d'exigence vis-à-vis de l'entreprise n'avaient plus rien à voir avec ce qu'il avait connu. "Je commence à être un has been" se disait parfois ce solide quinquagénaire, bien de sa personne et qui jouissait d'une très bonne notoriété parmi ses collègues.

"Nous sommes conscients de votre valeur et croyez bien que ce n'est pas de gaité de cœur que je vous annonce notre séparation " lui avait asséné le DRH dont le bureau trônait en surplomb afin de dominer légèrement ses interlocuteurs. Un truc vieux comme le monde qui intimidait peut être les apprentis et les stagiaires mais surement pas un vieux briscard comme Paul, qui en avait vu d'autres. Il en était à son troisième DRH et celui qu'il avait en face de lui n'avait rien pour l'impressionner. Petit, râblé, des yeux de fouine, le visage secoué de tics, il débitait des phrases toutes

faites sur le thème de l'entreprise *"qui doit se moderniser et prendre un nouvel essor avec du sang neuf, mais vous savez mon cher Paul, nous savons ce que nous vous devons et d'ailleurs..."*

Le futur ex responsable des achats l'avait sèchement interrompu :

Ne vous fatiguez pas mon vieux et gardez ces salades pour les stagiaires que vous virez au bout de six mois après les avoir bien pressurés. Allons droit au but, quel est le montant de mon chèque de départ ?

Décontenancé, le DRH resta interdit, peu habitué à être traité de manière aussi désinvolte par un salarié, fut il un cadre reconnu et ancien dans l'entreprise. Avant même qu'il n'ait eu le temps de répondre, Paul enchaîna sur un ton calme et déterminé, ses pieds nonchalamment posés sur le bureau de son interlocuteur afin de bien lui signifier le peu de considération qu'il lui portait.

"Avant que vous ne répondiez pour me faire une proposition que je devine par avance indécente, ayez bien présent à l'esprit que je connais beaucoup de choses sur le fonctionnement de la boîte et notamment sur certains sujets qui pourraient mettre la direction générale dans l'embarras, s'ils venaient à être connus. Vous voyez ce que je veux dire..."

Mais non Paul je ne vois pas et qu'est ce que c'est que ce chantage ?

Ce n'est pas du chantage mais puisque l'entreprise ne prend pas de gants avec ceux qui l'ont loyalement servie pendant des années, je ne vois aucune raison pour ne pas faire de même. Et puisque vous semblez atteint d'une brutale amnésie, permettez-moi de vous rappeler que la direction générale a étouffé avec la bienveillante complicité de la DRH plusieurs cas de harcèlement sexuel sur des jeunes femmes dont une a fait une tentative de suicide il y a six mois. Vous avez entendu parler du mouvement me too et autres balance ton porc ?

Je vous verrais bien cité dans un hashtag à votre gloire. On essaie pour voir ?

Mais qu'est ce que c'est que ces accusations, vous n'avez aucune preuve Paul!" s'emporta le DRH qui, enfoncé dans son fauteuil de cuir noir ne s'attendait pas à ce que cet entretien préalable à un licenciement prenne une telle tournure.

"Ah oui ?" rétorqua le futur licencié en rappelant à son interlocuteur un échange de mails entre le DRH et une jeune stagiaire qui avait été victime d'attouchements dans l'ascenseur et qui dénonçait son auteur. Sachant qu'elle serait licenciée et n'ayant plus rien à perdre, la jeune femme avait joué son va tout en balançant les faits et le nom du

propriétaire des mains baladeuses au DRH qui s'était empressé de ne rien en faire.

"Figurez vous que depuis les faits, cette jeune femme a fait une dépression, une tentative de suicide et est partie s'installer à l'étranger, tout cela parce que vous n'avez pas eu le courage de prendre vos responsabilités" ajouta Paul qui se délectait de la mine pétrifiée du responsable des ressources humaines.

Puis saisissant un post it, Paul griffonna un chiffre qu'il tendit au DRH.

"Si votre proposition d'indemnité de départ est inférieure à ce montant, je vous promets une pluie d'emmerdements, monsieur le DRH" en articulait bien les derniers mots.

Paul se leva et sans saluer son interlocuteur prit congé.

L'homme était connu pour sa forte personnalité, ses foucades et sa capacité à malmenier ses interlocuteurs sans ménagement. Les fournisseurs qui tentaient de lui imposer leurs prix lors de négociations tendues ressortaient souvent essorés et déconfits face à ce cadre que pas grand monde n'intimidait dans l'entreprise et qui détestait par-dessus tout la veulerie et la lâcheté.

Il connaissait les méthodes du DRH qui, avant d'annoncer à un salarié qu'il était licencié

commençait par le flatter d'un ton doucereux, méthode qu'il n'avait pas eu le temps d'essayer avec lui. "Ce n'est pas à mon âge que ce petit merdeux va jouer à ça avec moi" pensa t'il en retournant à son bureau. Il passa rapidement la tête dans le bureau de son supérieur hiérarchique qui le dévisagea d'un air inquiet.

"Vous étiez au courant que j'étais viré n'est ce pas ?

Cher Paul c'est-à-dire que...

Ne vous fatiguez pas Bernard. Tout le monde sait que vous risquez plus d'être étouffé par les frites de la cantine que par votre courage. C'est d'ailleurs grâce à ça que vous avez fait carrière. Au revoir, ou plutôt adieu. Ah oui au fait, je m'auto dispense de mon mois de préavis, j'ai besoin de vacances."

Ainsi prenait fin brutalement une collaboration de vingt cinq ans avec une entreprise à laquelle Paul avait tout donné sans compter, travaillant cinquante heures par semaine, sacrifiant plus que de raison week end et jours fériés.

Sa vie de famille en avait d'ailleurs fait les frais et ce rythme infernal n'était pas étranger à son divorce avec Bérénice, professeur de français dans un lycée parisien avec qui il avait eu deux enfants. Kevin, l'ainé venait d'intégrer une grande entreprise

à la sortie de son école de commerce et Amandine, une adolescente de seize ans qui vivait avec sa mère, suivait sa scolarité dans le même lycée qu'elle. Son aîné, très proche de son père qui était pour lui un modèle et qui s'inscrivait résolument dans ses pas venait régulièrement dîner avec Paul, parfois en compagnie de Laetitia sa jeune compagne.

Paul avait en revanche des relations difficiles avec sa fille qui lui reprochait son manque de disponibilité et le rendait responsable de son divorce.

"Tu n'étais jamais là quand maman ou moi avions besoin de toi" s'entendait il souvent dire même après son divorce. Ses relations avec son ex femme étaient restées toutefois amicales et il arrivait que les deux ex conjoints se retrouvent autour d'un café pour bavarder et évoquer l'avenir de leurs enfants.

"Amandine t'en veut beaucoup mais sache que je ne fais rien pour la monter contre toi " lui assurait Bérénice qui s'était fait une raison sur ce mari souvent absent et dont elle avait appris à se passer. C'est elle qui lui avait demandé le divorce à une époque où, par dépit, elle entretenait une liaison avec un collègue du lycée, croyant pouvoir refaire sa vie plus facilement avec un homme exerçant le même métier qu'elle. Leur relation avait finalement

tourné court, Bérénice ayant réalisé qu'elle n'aimerait jamais un autre homme après Paul qui avait tant compté dans sa vie. *"Je divorce parce que je n'en peux plus mais je l'aime toujours "* avait elle confié à sa mère qui peinait à comprendre qu'on puisse se séparer de quelqu'un pour qui on éprouve encore des sentiments. *"De mon temps, c'aurait été impensable"* avait elle expliqué à sa fille. *"Affaire de génération sans doute."*

Assis dans le canapé de son appartement du boulevard de Grenelle, à cinq minutes de la tour Eiffel, Paul réfléchissait sur sa nouvelle condition de chômeur, situation qu'il n'avait jamais connue jusqu'alors. Il prenait les choses avec philosophie, conscient que retrouver un emploi de cadre sup à son âge n'était pas gagné d'avance.

Il escomptait une indemnité de départ confortable, surtout après le numéro qu'il avait fait au DRH et fort des assurances du directeur général qui l'avait invité à revenir le voir quelques jours après son départ théâtral.

"Paul, je vous connais vous n'êtes pas un homme à qui on raconte des sornettes. Soyez assuré que vous serez très bien traité financièrement, c'est bien le moins qu'on vous doit. Ce n'était vraiment pas la peine de mettre la pression sur ce pauvre DRH comme vous l'avez fait. Il en était tout retourné."

Et de grâce, ces histoires regrettables de harcèlement, pratiques que je condamne fermement, il vaudrait mieux qu'elles restent en interne vous ne croyez pas ? Nos actionnaires américains sont fébriles sur ces sujets depuis que tous ces mouvements féministes en ont fait leur cheval de bataille.

Rassurez vous Monsieur le directeur, je n'ai pas pour habitude de pratiquer le chantage, j'avais juste envie de foutre la trouille à ce DRH qui est aussi courageux qu'une brebis des Pyrénées face à un ours affamé. Ce type avec son air de fouine qui vous regarde par en dessous a des méthodes qui me révulsent. Si j'étais vous je le virerais aussi." Le directeur général qui connaissait le tempérament de son collaborateur n'insista pas et renouvela ses promesses d'une indemnisation plus que convenable.

Qu'allait-il faire désormais de ses journées, lui qui ne s'était jamais posé cette question ? Partir en vacances pour décompresser ? Pourquoi pas ? Rechercher tout de suite du boulot ?" Je vais d'abord profiter un peu de la vie, après tout j'aurais bien tort de me gêner" se dit il. Le temps dont il avait toujours manqué tout au long d'une existence trépidante qui ressemblait à une course folle, avait brutalement ralenti son rythme, le laissant un peu

désemparé, debout devant la grande baie du salon dont le double vitrage le protégeait du bruit de la ville et du métro aérien. "Pas facile d'être libre finalement" se dit-il en contemplant les parisiens s'engouffrer dans la station la Motte Picquet toute proche, le nez rivé sur leur portable.

Il décida d'aller marcher dans le quartier et de faire quelques courses, ce qu'il ne prenait jamais le temps de faire, préférant se faire livrer à domicile le samedi matin pour gagner du temps. La bien nommée rue du commerce abritait de très nombreux magasins dont le grand Monoprix qui faisait l'angle avec le boulevard de Grenelle. A chaque pas, l'attention du chaland était attirée par des vitrines regorgeant de vêtements pour toutes saisons, d'articles de sport, de maroquinerie haut de gamme, de bijoux, devant lesquelles s'attarder faisait courir le risque de céder à la tentation et d'acheter un produit auquel on n'avait jamais pensé et dont on n'avait peut-être pas besoin.

Par chance c'était mercredi, jour de marché, et Paul en profita pour y faire un tour, ce qui devait être la première fois depuis son installation après son divorce dans ce meublé bien aménagé sur le boulevard.

Paris est finalement un gros village se dit-il, déambulant dans l'allée principale du marché juste sous la ligne du métro aérien. Des odeurs de fruits

et légumes se mélangeaient à celles du poisson frais et des plats cuisinés proposés par des marchands toujours pressés mais qui servaient le client avec courtoisie. De nombreux étals, parfois tenus par des étrangers proposaient des chemises, écharpes et autres vêtements à des prix imbattables. Une ambiance détendue régnait, comme si les parisiens toujours pressés, prenaient le temps d'arrêter les aiguilles pour profiter quelques instants de ce moment propice à la flânerie et à l'échange. On partageait trois mots avec le boucher charcutier qu'on aimait retrouver chaque semaine et qui avait toujours un avis bien arrêté sur la météo capricieuse et le prix de l'essence qui n'arrêtait pas d'augmenter.

On découvrait un nouveau stand tenu par un vieux sénégalais souriant, au français approximatif et qui vous proposait de vraies fausses Ray Ban et des coques pour téléphones portables de toutes les couleurs à prix cassés. En insistant gentiment, il vous accordait sans trop de difficultés une réduction de trois euros sur une paire de lunettes à la provenance incertaine.

Le tout nouveau chômeur acheta deux belles cuisses de poulet grillé accompagnées de pommes de terre sautées et d'une généreuse tranche de fromage des Pyrénées.

"Vous verrez, celui là vous m'en direz des nouvelles " lui avait assuré le fromager en lui rendant la monnaie.

Puis il s'en alla marcher sur le champ de mars, où la densité de promeneurs et de touristes ne faiblissait pas quelque soit la période de l'année. En arrivant, il vit deux vendeurs à la sauvette décamper devant une patrouille de police qui ne prit même pas la peine de les poursuivre. A quoi bon les interpellier puisqu'on les retrouverait au même endroit quelques heures plus tard. Spécialité des africains, la vente de tours Eiffel à cinq euros aux touristes chinois procurait quelques subsides aux intéressés attirés par les lumières de Paris à la recherche d'une vie meilleure. Pour les moins chanceux, le rêve pouvait tourner au cauchemar lorsqu'ils se faisaient prendre sans titre de séjour.

Deux jeunes roumaines abordaient un groupe de touristes, pour leur faire signer une pétition imaginaire, moment mis à profit pour dérober un sac ou un téléphone puis repartir en courant une fois leur forfait accompli.

La longue file d'attente qui s'étirait au pied de la tour Eiffel lui fit penser qu'il n'avait jamais pris le temps de visiter le plus célèbre monument du monde, du moins selon les parisiens. Il en aurait maintenant tout le loisir. Tout comme d'aller trotter le long des berges de Seine piétonnisées

pour le plus grand bonheur des promeneurs, mais pas des automobilistes qui pestaient contre l'aggravation des embouteillages le long de la Seine.

Paul était bien décidé à vivre un peu, à prendre le temps de réfléchir à ce qu'il allait faire dans les années à venir, peut être créer son cabinet de consultant et être son propre patron. Ou rejoindre un de ses amis qui avait monté son entreprise et lui avait fait des appels du pied à plusieurs reprises pour qu'il le rejoigne comme associé et responsable des achats.

Mais bon... il n'y avait pas le feu et sa priorité n'était pas de se ruer sur une nouvelle activité qui ne manquerait pas de lui dévorer tout son temps alors que pour la première fois de sa vie, il avait l'opportunité de faire une pause, un arrêt sur image dans le film d'une vie qui défilait à la vitesse d'un dessin animé de Tex Avery.

Alors qu'il était perdu dans ses pensées, observant le ballet des bateaux mouches chargés de touristes venus du monde entier, il reçut un appel de son fils qui se proposait de passer le soir dans la semaine après son travail. Kevin s'inquiétait du moral de son père qui était confronté pour la première fois à une épreuve professionnelle, alors que tout lui réussissait jusqu'alors. Les deux hommes bavardèrent un moment, promettant de se

voir très vite comme ils en avaient l'habitude. Kevin fut rassuré d'entendre son père lui expliquer que cette période avait du bon et qu'il n'avait nullement l'intention de se laisser aller.

"Ne t'inquiète pas fiston, la vie sans travail, crois moi ça a du bon de temps en temps.

Ce n'est pas ce que tu me disais quand j'étais au lycée Papa, je vois qu'avec l'âge on se relâche" avait plaisanté son fils qui se souvenait de la pression que lui mettait son père pour ses études.

Paul était fier de son garçon, Kevin démarrait bien dans la vie active, fourmillait de projets et tenait la main d'une charmante Laetitia que Paul voyait comme la belle fille idéale.

"Ne pensez pas qu'à bosser les jeunes, n'oubliez pas de me faire des petits enfants" aimait il taquiner lorsque le jeune couple venait lui rendre visite.

Les jours suivants, Paul poursuivit ses déambulations parisiennes auxquelles il prenait un vif plaisir. Il passa une après midi à découvrir le musée Rodin, devant lequel il était passé maintes fois sans s'y arrêter. Il contempla un long moment son œuvre magistrale "la porte de l'enfer ", ce chantier monumental qui occupa l'artiste pendant presque toute sa vie. Ce pourrait être le monde de l'entreprise se dit il en scrutant les visages tourmentés des personnages entourant le célèbre

penseur qui semblait réfléchir avec inquiétude sur l'avenir du monde.

La visite du cimetière du père Lachaise fut un moment privilégié, de solitude et de rêverie devant les sépultures célèbres ou anonymes des hommes et des femmes qui avaient fait la France. Paul déambulait dans les allées, s'arrêtant devant les plus beaux monuments funéraires, symboles de la vanité et de la grandeur des hommes. Les immenses mausolées dressés pour l'éternité incitaient le promeneur à la réflexion dans cet immense domaine dédié au repos de l'âme.

De temps en temps, il allait rendre visite à sa compagne, une artiste peintre un peu fantasque avec qui il entretenait une relation depuis un an, sans pour autant nourrir un quelconque projet de vie commune. Elle vivait dans un loft quai de la Seine non loin de la place Stalingrad.

"Ma femme m'a quitté parce que je n'avais pas de temps à consacrer à ma famille, je n'ai pas envie de renouveler la même erreur en me remettant en ménage " avait il expliqué à Maria Dolores qui avait conservé de son Argentine natale un accent chantant qui avait séduit Paul.

Elle était la fille d'un général argentin mis en cause pour ses agissements lors de la période noire

qu'avait connu le pays entre 1976 et 1983. Elle vivait mal cette ascendance encombrante et avait fait le choix de s'établir à Paris, autant pour des raisons artistiques que pour fuir un milieu familial très à droite nostalgique du régime du sinistre Jorge Rafael Videla. Elle avait pris cette décision à la suite d'une violente dispute avec son père sur les crimes commis par la dictature. Elle était particulièrement sensible au sort des mères de la place de Mai, ces femmes qui avaient perdu leur enfant, le plus souvent enlevé et tué par la dictature. Elles se rassemblaient tous les jeudis après midi, la tête couverte d'un foulard blanc symbolisant les langes de leur enfant volé. Elles tournaient sur la place dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, comme pour remonter le temps jusqu'au jour où la chair de leur chair leur avait été enlevée pour ne jamais reparaitre.

"Ces folles ne pensent qu'à semer la contestation et le désordre " avait tranché son père totalement insensible à la tragédie qu'avaient connue ces femmes.

Le couple s'était rencontré à une exposition de peinture où Paul s'était laissé trainer sans enthousiasme par un ami. Maria Dolores y exposait ses toiles, qui laissèrent Paul perplexe, hermétique à l'art moderne. Une discussion s'était engagée avec la belle argentine, d'abord un peu tendue, Paul

ayant fait part de son avis sur ses œuvres de manière assez directe comme il en avait l'habitude.

"Vous savez que la peinture ne s'est pas arrêtée à Michel Ange cher Monsieur" lui avait lancé l'artiste sur un ton de défi.

C'est justement ce que je regrette, chère Madame".

Les deux futurs amants s'étaient regardés comme s'ils voulaient se concerter sur la suite à donner à ce premier échange qui avait démarré sur le mode aigre doux.

C'est Paul qui rangea le premier les lances, invitant la belle argentine aux cheveux bouclés à boire un verre après l'exposition pour poursuivre son éducation artistique.

"Je pense qu'avec vous comme professeur, je ne désespère pas de faire des progrès" lui avait-il dit, s'excusant d'avoir été un peu direct, reproche qu'on lui faisait fréquemment. Séducteur sans être un dragueur impénitent, Paul avait fait succomber l'artiste peintre après une soirée intime dans un cabaret parisien.

Pas vraiment amoureux tout en étant attachés l'un à l'autre, cette relation agréable car dépourvue des obligations de la vie maritale convenait très bien à Paul, un peu moins à Maria Dolores qui, au fil du

temps, s'interrogeait sur la nature du lien qui les unissait.

"C'est uniquement pour le sexe que tu viens me voir ?" lui avait elle lâché un soir, s'attirant une réponse des plus désinvoltes, bien dans les manières de son amant. *"Mais il n'y a pas que le sexe dans la vie ma chérie, il y a aussi toutes les autres parties du corps"* avait répondu Paul avec un air graveleux et moqueur qui avait laissé la jeune femme interdite.

"Puisque tu te payes ma tête, tu seras privé de baise pendant deux semaines !" avait elle répondu en riant tout en lui déboutonnant sa chemise avec vigueur.

Mais tu ne tiendras jamais aussi longtemps ma belle " avait il rétorqué tout sourire en commençant de la déshabiller lentement.

C'était au fond ce côté un peu machiste et direct qui plaisait à la belle sud américaine aux yeux noirs. Cet homme franc et sur de lui, capable d'être très cash la rassurait. Elle ne désespérait pas secrètement de le voir un jour rentrer franchement dans sa vie, c'est-à-dire sous son toit. Paul était bien loin d'un tel projet, trop attaché à son indépendance, et encore plus, depuis que son agenda s'était brutalement allégé par la grâce d'un DRH au regard de fouine.

"Je pourrai venir te voir plus souvent maintenant" avait il expliqué à Maria Dolores après son licenciement.

"Et si tu veux je te donnerai un coup de main pour retaper ton atelier de peinture qui en a bien besoin".

La période d'inactivité de Paul s'annonçait sous les meilleurs auspices, il allait pouvoir se consacrer enfin à lui-même, personne qu'il avait le plus négligée depuis longtemps.

Ce soir là, Paul s'était offert un cinéma, plaisir dont il s'était privé pendant des années faute de temps. Il redécouvrait le plaisir de s'enfoncer dans le fauteuil moelleux d'une salle obscure aux côtés d'inconnus venant partager pendant deux heures, une histoire destinée à leur faire oublier un quotidien fait de travail, de contraintes, voire d'ennui.

Il aimait observer les spectateurs autour de lui, s'amusant à leur inventer des vies. Tel ce couple qui passait son temps à se bécoter "ceux là ils ne doivent pas être ensemble depuis longtemps" ou cet homme seul et qui semblait porter sur ses épaules avachies toute la misère du monde. "Peut être un type au chômage ou que sa femme a plaqué" pensa t'il. Maintenant qu'il avait du temps, Paul était plus attentif à ce qui se passait autour de lui, y compris dans l'escalier de son immeuble qu'il dévalait

habituellement quatre à quatre le matin sans regarder ni saluer personne, avant de s'engouffrer dans le métro. Mais ça c'était avant.

Il se promettait d'être un peu plus attentif à ses proches, et notamment à sa fille qui semblait tant lui en vouloir de la séparation avec sa mère. Il regardait le film d'un œil distrait, peu passionné par une intrigue à l'américaine où dès les premières images on devine que les méchants n'arriveront pas au bout du film et que le héros survivra, triomphant du mal qui menaçait l'avenir du monde. Il manqua de s'endormir avant la fin juste au moment où le héros déclare à celle qu'il a sauvée des griffes de ses ravisseurs qu'il veut l'épouser. "Quel navet" pesta t'il en sortant de la salle, observant les réactions des autres spectateurs qui, tels des automates se dispersaient sur le trottoir parisien, nez sur leur portable, en quête du plus proche métro.

Destin

C'est peut être ce sens retrouvé de l'observation, cette nouvelle attention aux autres qui attira son regard à la sortie du cinéma sur une discussion animée entre un homme et une jeune femme non loin de l'entrée du métro. Le ton était très vif et lorsqu'il fut à quelques mètres du couple, il vit l'homme frapper violemment la jeune femme au visage, qui sous le choc heurta de la tête la devanture du magasin situé derrière elle. L'homme asséna plusieurs coups violents à sa victime, avant que Paul ne lui tombe dessus pour le calmer. Une lutte s'engagea entre les deux hommes, tandis que des témoins de la scène décampaient courageusement autour d'eux.

L'affrontement fut violent, l'homme se débattait sous l'emprise de Paul qui essayait de le maîtriser tout en l'invitant à se calmer. L'inconnu parvint à se dégager prêt à frapper, l'air menaçant.

"Tu va voir ce que tu vas prendre conard" lança t'il à Paul.

Paul qui était sportif et avait pratiqué le karaté dans sa jeunesse ne laissa pas le temps à l'agresseur de frapper le premier et expédia un violent coup de

pied dans l'intimité de l'individu qui après s'être plié de douleur, se releva et prit la fuite en l'insultant.

"Sale fils de p...je te retrouverai et je te ferai la peau, quant à toi, on va se revoir très bientôt " lança t'il à l'adresse de la jeune femme agenouillée sur le sol le visage en sang. Paul eût juste le temps d'inscrire dans sa mémoire, le blouson de cuir foncé et la paire de baskets blanches portés par l'agresseur au fort accent étranger.

Paul dont la chemise avait été totalement déchirée dans la bagarre se précipita vers la victime en état de choc et qui perdait son sang abondamment.

"Venez, je vais vous emmener aux urgences" lui dit il en l'aidant à se relever.

La jeune femme totalement traumatisée tremblait de tout son corps, tenant sa tête à deux mains. Son sauveur ramassa à la hâte le contenu du sac à main éparpillé sur le sol. Des passants accéléraient le pas, tournant la tête pour ne pas être tenté de s'intéresser à une histoire qui ne les regardait pas. Tout en aidant la jeune femme à se relever, Paul pensa à ce fait divers récent où un homme poignardé dans le métro était mort dans l'indifférence générale, quelques badauds ayant même pris la peine de filmer la scène avec leur portable.

Seul un jeune homme d'une vingtaine d'années finit par s'arrêter pour proposer son aide.

"Ça va aller, merci, je vais m'occuper d'elle" remercia Paul.

"Venez", dit il à la victime, *" je suis garé pas loin"*. Installée dans la voiture, la jeune femme continuait de trembler, incapable de prononcer un mot. Elle se tenait le ventre à deux mains tandis que son nez et son arcade sourcillère saignaient d'abondance. Ses vêtements étaient couverts de sang.

"Ce salopard n'y est pas allé de main morte" pensa t'il.

"Comment vous appelez vous, où habitez vous ?" Peine perdue, Paul n'entendit pas le son de sa voix jusqu'à leur arrivée à l'hôpital Lariboisière où Paul accompagna la victime jusqu'aux urgences. C'est seulement une fois assise au milieu des dizaines de patients que le premier son sortit de sa bouche. *"Merci Monsieur, merci d'être intervenu, ça va aller maintenant, vous pouvez rentrer chez vous"*.

Les autres patients observaient d'un regard las la nouvelle arrivée accompagnée de cet homme qu'elle semblait à peine connaître. Encore une qui va allonger la file d'attente semblait penser un vieil homme au visage mal rasé qui déambulait pour tromper l'interminable attente. Le hall d'accueil